



**Les Cahiers de la Maison Jean Vilar**

**AVIGNON 2004**  
*L'air semble plus léger...*

## EXPOSITION

# Vilar ? Connais pas

jusqu'au 27 novembre 2004



**Lorsqu'elle a jailli sous nos yeux, la charmante *Isabella* de la *Needcompany* (compagnie du besoin) de Jan Lauwers nous est apparue comme l'icône d'Avignon 2004. Nous l'avons choisie pour illustrer le sensible renouveau du Festival dans son effort d'accueil, d'écoute et de générosité. Et la simplicité des paroles d'une chanson de Barbara nous est alors revenue en mémoire : *L'air semble plus léger*.**

**En complicité avec le Festival, la Maison Jean Vilar a récolté les fruits de cette humeur nouvelle : dans ses murs se sont croisés les visages de 8 000 visiteurs heureux de renouer avec un événement dont ils avaient été privés en 2003. Nous nous réjouissons ainsi d'une fréquentation digne des grandes années de Paul Puaux et de son épouse Melly à qui nous adressons ici un discret hommage.**

**Ce numéro des *Cahiers* est le reflet de notre activité : il réunit des témoignages qui gardent vivante la légende du Festival, mais aussi des "choses vues" et des réflexions qui tentent de mieux tracer le chemin ouvert devant la Maison.**

Jacques Téphany

Couverture :  
*La Chambre d'Isabella*,  
m. en sc. Jan Lauwers,  
*Needcompany*.  
PHOTO GUY DELAHAYE.

Dessin :  
MICHEL CALANDRE.

Chacun est accueilli en toute liberté, revient chercher des informations qu'on reçoit avec sourire et compétence... On fait une halte en découvrant le parcours complet de l'artiste associé du Festival... Intrigué par un intervenant qui dit tout haut, d'une voix limpide, ce qu'il pense obscurément, on s'assoie, écoute, ravi... On monte l'escalier qui mène à l'exposition et l'on revit, de salle en salle, l'histoire grande et petite du festival d'Avignon depuis 1947. On déniche le texte d'un auteur méconnu, on ferme les yeux et l'on ressent profondément la douceur de vivre avec l'intelligence de connaître toute l'âme du festival...

Lettre ouverte d'un festivalier,  
*La Provence*, 28 juillet

*L'esprit Vilar toujours vivant en sa maison*  
Sans rien renier de sa vocation et de l'esprit des Vilar et Puaux, elle affiche plus que jamais sa volonté de rester à l'écoute du présent et des interrogations sur la création et l'état de ceux qui la font.

Didier Méreuze, *La Croix*, 27 juillet

Au cœur de la ville, la Maison Jean Vilar est toute l'année un grand foyer de vie, d'étude, de réflexion... (On y) revient toujours, car c'est là qu'est le cœur de l'aventure du Festival. Le public ne s'y trompe d'ailleurs pas, qui a ici ses habitudes, sûr qu'il est de la qualité des expositions, des lectures, des rencontres...

Armelle Héliot, *Le Figaro*, 23 juillet

Il faut commencer votre Festival par une visite à la Maison Jean Vilar. L'exposition prolonge celle de l'année dernière... Des photos, des textes, des films racontent les moments de rupture, les crises depuis 1947, ces instants où la politique s'invite à Avignon, pas seulement sur les planches... On en ressort avec un désir irrésistible de théâtre et avec, dans la tête, la voix de Vilar qui ponctue l'exposition et donne envie de texte, de poésie, en rappelant les bases si belles de son Festival.

Vincent Josse, *France-Inter*, 5 juillet

▼ Jeunes visiteurs de 2004 en conversation avec Vilar ?

(PHOTO M.J.V.)



# Avignon 2004 : Journal en miettes

Hortense Archambault et Vincent Baudriller

*Les impressions qui suivent ont été enregistrées à chaud en juillet 2004 pour tenter de fixer les émotions des deux nouveaux directeurs. Sans souci de protocole, hors des sentiers journalistiques, Hortense Archambault et Vincent Baudriller ont accepté de nous confier leurs commentaires au quotidien. Leitmotiv : la conscience de proposer des paris et l'attente permanente de l'écho du public.*

*De ces confidences résultent deux portraits sensibles qui rappellent que le plus grand festival français peut être dirigé par... un homme et une femme !*

4 juillet

**Hortense** : Je suis très heureuse, j'ai tellement été impatiente que le Festival commence ! Le mois de juin a été difficile, avec les ennuis du quotidien, sans les bonheurs liés à la présence des artistes, cette rencontre pour laquelle on travaille. Certains parleraient peut-être de "délivrance"... Simple, d'un coup, tout devient réel. Nous avons rêvé ce festival. Il est rare de pouvoir réaliser son rêve. C'est une expérience géniale ! Au quotidien, demeure la curiosité intacte de voir ce qui va se passer. Nous proposons un projet, mais il appartient aux artistes de le concrétiser et au public de s'en emparer.

4 juillet

**Vincent** : Avignon est un événement particulier compte tenu de la taille de la manifestation, de sa durée, de la singularité des lieux, et bien sûr de son histoire. C'est un espace d'aventure.

Nous avons rêvé ce Festival pendant un an et demi. Depuis deux ou trois mois, la crise sociale extrêmement complexe donnait une tension encore plus forte à cette préparation. Les artistes travaillaient, répétaient, créaient un peu partout.

Hier, 3 juillet, émotion énorme. Le Festival n'avait pas eu lieu depuis deux ans. Le public, la population d'Avignon retrouvent enfin des artistes sous une forme nouvelle avec la déambulation de KomplexKapharnaüm. Nous voyons littéralement renaître le Festival. L'absence de 2003 avait été terriblement douloureuse pour toutes les équipes, pour les artistes, pour le public. Nous avons vécu avec ce manque et cette douleur toute l'année.

Lorsque j'ai conclu la conférence de presse en déclarant ouvert le 58<sup>e</sup> Festival d'Avignon, j'ai ressenti la réaction du public comme une libération. J'ai partagé avec lui cet espoir et cette joie intense. Cette phrase a effacé les mots

historiques prononcés par Bernard Faivre d'Arcier le 10 juillet 2003 : « Le 57<sup>e</sup> Festival d'Avignon est clos ». D'un coup, enfin, nous avons pu croire à la renaissance. Il serait présomptueux d'imaginer que nous sommes en train d'écrire une nouvelle page de l'histoire du Festival. C'est à la fois de l'excitation et un trac immense de porter à notre tour la responsabilité de cette aventure incroyable qui se poursuit depuis 58 ans. Certes, nous l'avons rêvée, nous l'avons préparée, toutes les équipes ont énormément travaillé. Mais à partir du moment où le Festival est ouvert, il ne nous appartient plus : ce sont les artistes et le public qui le font. Il nous échappe.



▲ Denis Lavant dans *Homme pour homme* / Brecht, m. en sc. Bernard Sobel. PHOTO GUY DELAHAYE.

9 juillet

**Hortense** : Je garde une attention permanente à ce que tout se passe au mieux. Le moindre détail compte. Le Festival est une expérience exigeante pour ceux qui y travaillent, et ils travaillent beaucoup, au plan de l'émotion et de la fatigue. (...)

On nous prête le don d'ubiquité. Cela fait sourire. En vérité, Vincent et moi avons une habitude du Festival. Lors des précédentes éditions déjà, nous essayions d'être partout. C'est essentiel, d'abord pour comprendre ce qui se passe et pour être en mesure de résoudre d'éventuels problèmes. Nous devons vivre nous-mêmes ce qui est proposé au public. Pour ce faire, on ne dort pas beaucoup. La seule "recette", peut-être, c'est de ne pas s'énerver. Si une obligation nous incombe, c'est bien celle d'incarner et d'assumer une certaine sérénité. (...)

L'annulation de l'année dernière a renforcé encore l'attente et souligné le sens politique de ce rassemblement unique au monde. Hier encore, des menaces pesaient sur la poursuite de *Woyzeck* dans la cour du palais des papes. Depuis aujourd'hui seulement, on sait que le 58<sup>e</sup> Festival va bien exister. C'est un sentiment un peu étrange que je n'avais jamais éprouvé avant l'année dernière : la possibilité que le Festival puisse ne plus être... Durant toute l'année, nous nous sommes demandé si le Festival 2004 verrait le jour. Nous ne voulions pas croire à une seconde annulation. Sinon, comment aurions-nous trouvé l'énergie de le préparer ? Mais le doute persistait. (...)

Conscience d'écrire un nouveau chapitre de l'histoire du Festival. Comment succéder à Vilar ? Il y a un rapport affectif, presque filial avec quelqu'un que l'on n'a pas connu. Vilar est pour moi comme une espèce d'arrière grand-père mort dont on nous parlerait beaucoup. Ses pensées, ses convictions évidemment nous guident. Il a profondément marqué le Festival. Tous ceux qui l'ont connu évoquent la force de sa présence, son énergie physique. D'où le sentiment étrange de cette référence permanente bien que nous n'ayons pas connu personnellement cet homme formidablement incarné. Ce n'est pas du tout un fantôme, ce n'est pas un mythe non plus... Il est difficile de définir le lien qui perdure entre le Festival et Vilar... Il n'y a pas d'identification possible à Vilar. Je parlerais plutôt de notre responsabilité dans la gestion de l'héritage.

10 juillet

**Vincent** : On nous dit dépositaires d'une histoire. C'est d'abord une joie énorme, mais aussi, il est vrai, une terrible responsabilité. L'image de nos prédécesseurs pèse évidemment sur nos consciences. Serons-nous à la hauteur de cette mémoire ? Nous nous devons surtout de ne pas décevoir l'attente du public qui vient quelques jours pour assister aux débats, suivre les lectures, voir les spectacles, alternant pièces, expositions, films... ce qui traduit l'engouement pour les arts de la scène. Nous devons y répondre. D'où le trac pour chacune des aventures proposées.

À chaque fois, l'on se demande si la salle va se remplir. On est à l'écoute des vibrations dès qu'un spectateur s'en va ou simplement réagit à ce qui se passe sur le plateau... Les quelques secondes qui précèdent l'applaudissement concentrent un trac extrême. Le pari que l'on a fait est-il juste ? A-t-on commis une erreur ? L'inquiétude est de tous les instants, sans que cela ne remette en cause la confiance absolue dans les artistes invités. Il s'agit là, bien sûr, du doute de tout directeur de théâtre. Et au Festival d'Avignon, le pari est multiple avec ses 50 spectacles et ses 300 représentations... Trois cents fois, le public entre dans une salle... Trois cents fois a lieu un rendez-vous unique entre les acteurs, le plateau et la salle...

Il y a le stress des premières, mais ce n'est pas tout. Dans les rues, dans les cafés, on entend anonymement les

▼ *Henri V* d'après Shakespeare, mise en scène Pippo Delbono. PHOTO GUY DELAHAYE.



conversations du public commentant les spectacles. Et puis il y a le retour auprès de nos proches qui nous font part de leurs impressions. Certains ont aimé, adoré, d'autres ont détesté. Cela nous fait douter ou au contraire nous donne de la force. Comment ne pas être sensible à la critique surtout lorsqu'elle est juste et intelligente, dégageant des pistes auxquelles nous n'avions pas pensé ? Alors ces perspectives nous font avancer. En revanche, si elle est démagogique ou sans rapport avec les enjeux réels, nous la négligeons. Je suis sensible à l'expression des émotions éprouvées. Cela seul compte. Le reste ne mérite pas que l'on s'y arrête.

#### 11 juillet

**Hortense** : Les améliorations nécessaires pour l'année prochaine apparaissent chaque jour plus clairement. Il y a des problèmes de circulation du public, d'horaire, de durée des spectacles, de navette...

#### 12 juillet

**Vincent** : L'ouverture de la cour du palais des papes, le 8, avec *Woyzeck* a évidemment été une émotion majeure. La polémique sur le surtitrage, apparue avant l'ouverture du Festival, a vite été dépassée. La langue allemande est magnifique. Traduit en français, Büchner aurait perdu de sa force. C'était un pari risqué, certes, mais nous sommes heureux de l'avoir tenu. L'émotion est forte d'entendre de l'allemand dans la cour d'honneur, ce lieu mythique du théâtre français, né juste après la guerre. C'est un symbole historique de réconciliation que je juge magnifique. Le rituel de la cour demeure aussi sacré, même si cette année, nous avons décidé de concevoir un prologue dès le 3 juillet. Il n'en demeure pas moins que 2000 personnes étaient réunies dans la cour pour suivre la mise en scène d'Ostermeier, parcourues par le même frisson. C'est dans de tels moments que l'on ressent la responsabilité de directeur du Festival. Il y a quelque chose d'exaltant et d'inquiétant à la fois.(...)

Nous essayons d'être toujours présents sur le terrain. C'est indispensable. Tout à l'heure, dans la cour du musée Calvet, tandis que Georges Lavaudant lisait la lettre d'adieu posthume de Giorgio Strehler à Paolo Grassi, j'ai éprouvé une certaine inquiétude en m'apercevant que les arbres avaient été taillés pendant l'hiver, ce qui a entraîné trop de soleil sur le public à 18h30. Pendant la lecture, j'ai suivi le mouvement du soleil, des feuilles, observé le public qui se protégeait le visage. J'ai pensé que ce manque de confort devait être corrigé.(...)

Le ministre est venu deux fois en une semaine. La dimension politique d'Avignon est essentielle. Le Festival, c'est aussi ce formidable rassemblement du public, des artistes, des professionnels et des hommes politiques. Ces derniers ont réduit fortement la place de la culture dans leurs programmes. Il est essentiel pour le Festival qu'ils continuent de venir ici - qu'il s'agisse du ministre ou des partis d'opposition - pour discuter de politique culturelle et de la place de l'artiste dans la société. Avignon est un théâtre où se produisent les artistes évidemment, mais aussi un

forum de la culture. La présence de toutes les parties est nécessaire pour préparer les réformes indispensables à l'avenir du spectacle vivant en France.(...)

La préoccupation majeure est, bien sûr, que le public soit présent et fidèle jusqu'au bout. Nous payons très cher les incertitudes dues au contexte social. Le public a craint jusqu'au dernier moment une nouvelle annulation. La location s'en est ressentie. Nous rattrapons lentement le retard. Nous avons atteint le seuil de 2002. Au bout de huit jours, nous avons vendu 82.000 places. C'est beaucoup, mais il en reste pour la dernière semaine. Je suis au jour le jour le nombre de places délivrées. Le nouveau visage que nous avons imaginé pour le Festival ne sera un pari gagné que si le public est au rendez-vous. Diriger Avignon tient du marathon et du saut d'obstacles à la fois. Les plannings sont un peu serrés. Je vais d'une réunion à une interview, d'une rencontre à un spectacle.

#### 15 juillet

**Hortense** : Le 14 juillet a été un moment fort qui a rassemblé toute la profession et un large public dans la cour du palais des papes. Il est symbolique que la question relative au statut des intermittents ait été posée au Président de la République à l'initiative de la Coordination. Nous sommes heureux que le Festival ait tenu toute sa place dans cet acte de protestation qui rassemblait aussi bien les directeurs du théâtre public que la CGT, les coordinations ou des artistes du In et du Off.

Nous nous devons de créer un climat suffisamment serein pour que de tels rassemblements puissent exister. Cela n'est possible qu'avec le concours de l'ensemble des parties prenantes. Et ça marche. On se retrouve, on se croise, on s'écoute, on se parle, toujours en public. Il est important que tout se passe en public. Le spectacle vivant est un forum qui concerne l'ensemble de la société.

#### 15 juillet

**Vincent** : Le 14 juillet dans la cour du palais des papes restera une image forte, tout à fait dans l'esprit du Festival de cette année. Toute la profession était concentrée là, aussi bien des artistes du In que du Off, des organisations syndicales de salariés ou de directeurs de théâtres publics, de représentants de l'institution comme Marcel Bozonnet, administrateur général de la Comédie-Française, de la Coordination... Tout le monde était rassemblé dans ce lieu symbolique du théâtre français, la cour d'honneur, dans un esprit de dialogue constructif.

La Coordination avait demandé qu'une question relative au statut des intermittents soit posée au Président de la République à l'occasion de la traditionnelle conférence de presse du 14 juillet. Cela a été fait. Le Président a confirmé le processus. Bien sûr, il n'a pas annoncé l'abrogation demandée, mais tout le monde s'y attendait. La déclaration du Président manquait peut-être d'engagement. (...)

Certains s'interrogent sur la place de Thomas Ostermeier dans le temps du Festival. Nous assumons, avec Hortense, la responsabilité de l'entreprise festival avec ses 600 salariés,

ses 40 compagnies et ses 300 représentations. Thomas est, pour sa part, artiste associé, d'abord présent avec ses différents spectacles qui l'occupent beaucoup : *Woyzeck*, *Maison de poupée*, *Disco Pigs*. Il participe également souvent aux débats que nous avons conçus à Saint-Joseph. Il est omniprésent encore dans le dialogue avec le public. C'est sans doute épuisant pour lui. Il passe son temps à répondre à des interviews, mais il garde cette extraordinaire disponibilité.

Et n'est-ce pas l'essence même d'Avignon ? À la fois proposer au public la rencontre avec des œuvres mais aussi avec des artistes. Il s'agit de permettre le dialogue avec eux. Avignon est une expérience spécifique et Thomas joue magnifiquement le jeu. Il s'inscrit parfaitement dans l'esprit du Festival.

#### 16 juillet

**Hortense** : Ce soir, je serai dans la cour d'honneur pour assister à la première de *Peer Gynt*, mis en scène par Patrick Pineau. Puis je m'éclipserai - Vincent restera - pour accueillir des compagnies autour d'un verre. Comme nous n'avons pas eu le temps de faire pour toutes les compagnies un pot de première, pour certaines il s'agira d'un pot de dernière.(...)

Chaque matin, nous faisons un point à Saint-Louis avec Vincent et l'équipe pour nous partager les tâches de la journée et les représentations du soir. À nous de sentir, selon les occasions, qui représente le mieux le Festival. Et puis il y a aussi les nécessités et nos envies, évidemment...

#### 16 juillet

**Vincent** : Si l'on me demandait quelle est la difficulté principale du directeur du Festival, je répondrais être toujours en forme et souriant ! Même fatigué, il ne faut pas le paraître... C'est à nous d'insuffler l'énergie, l'esprit à toute l'équipe. Nous avons ce rôle d'entraîneurs. Compte tenu de l'équipe formidable qui travaille avec nous, c'est gratifiant et l'on se sent solide. (...)

Nous sommes à la mi-temps du Festival. Ça se passe plutôt bien. Chaque fois que le public applaudit, nous puisons l'énergie nécessaire à la poursuite de la course engagée. Notre projet avait été qualifié d'élitaire. On nous accusait de ne pas nous adresser au public. J'oppose que les salles sont pleines ! Le public est là et le plus souvent reste jusqu'à la fin des spectacles même quand les propositions sont déconcertantes. Il applaudit. Les artistes se sont appropriés le Festival, et pas seulement Ostermeier. C'est un immense plaisir. Ils vont voir les spectacles des uns et des autres, ils se rencontrent, se retrouvent au bar du Festival aussi bien que dans les débats et les tables rondes. C'est l'aboutissement d'un travail conduit pendant toute l'année. C'est pour nous une réussite. (...)

Les journées du Syndec se tiennent à Saint-Louis. À cette occasion, le ministre vient à Avignon pour la troisième fois depuis l'inauguration du 3 juillet. La profession est rassemblée et se présente face aux tutelles comme une force

de propositions constructives qui témoigne de sa mobilisation, ce qui sera utile à la rentrée où l'on abordera la phase de négociation d'un nouvel accord.

L'attente du jour, c'est *Peer Gynt*, ce soir, dans la cour d'honneur. Une première est toujours un pari. Après *Woyzeck*, ça devrait faire un beau contraste.

#### 16 juillet

**Hortense** : Les nuits sont très courtes. Ça fait partie du Festival ! La fatigue arrive, évidemment, mais nous sommes très contents puisque le public est là. Si tel n'était pas le cas, à quoi bon tout ça ? La présence du public est importante dans les spectacles, mais aussi dans les débats et les expositions. Nous vérifions ainsi que le projet proposé rencontre un écho. C'est un immense bonheur. Le dialogue est partout. Des gens nous interpellent dans la rue. D'accord ou pas, ce qui compte c'est qu'ils soient touchés.(...)

Le ministre revient cet après-midi. Chacune de ses venues rend évidemment les choses un peu plus compliquées dans la mesure où apparaissent d'autres enjeux. Au-delà des rencontres et des prises de position publiques, il est important que le ministre assiste à des spectacles et rencontre les professionnels. Par principe, je pense qu'il faut dire les choses, ne jamais faire la chaise vide. Il est indispensable qu'il vienne ainsi sur le terrain, prendre la mesure de la réalité et ne s'en tienne pas à l'avis de ses conseillers dans son bureau de la rue de Valois. Les ministres sont toujours venus à Avignon. C'est un peu particulier cette année compte tenu du contexte social.

#### 17 juillet

**Vincent** : Patrick Pineau et sa bande d'acteurs ont fait un travail formidable. Ils réussissent à faire entendre le poème d'Ibsen avec une très grande simplicité. C'est une proposition juste pour ce lieu de rassemblement qu'est la cour d'honneur. Je suis très heureux de ce travail et de ce pari.

Une fois de plus, j'ai connu le trac, comme un acteur. Je suis au milieu, autant à l'écoute du spectacle que des vibrations de la salle. On sent quand le public est avec les acteurs, quand il s'en éloigne, quand il revient... C'est chaque fois pour moi une représentation anxieuse jusqu'aux applaudissements finaux.

Patrick Pineau a dû vivre lui aussi cette première avec beaucoup de trac. Puis il a laissé éclater sa joie, heureux d'avoir passé cette épreuve.

#### 19 juillet

**Vincent** : La notion de week-end a disparu pour moi depuis bien longtemps. Nous sommes entrés dans la seconde vague du Festival. *Peer Gynt* a commencé le 16 juillet, *Daewoo*, de François Bon, le 18, à Châteaublanc. Le même jour, Sidi Larbi Cherkaoui a débuté *Tempus fugit* au Cloître des Carmes. Il reste encore beaucoup de premières à venir, et donc beaucoup d'émotion. Chaque première constitue un enjeu énorme. Rien n'est jamais gagné d'avance. Jusqu'au bout demeurent la tension et la conscience du

risque. Certes, nous sommes à plus de la moitié du Festival, l'ambiance est bonne. Les gens semblent heureux, qu'il s'agisse des artistes ou du public. Les professionnels rassemblés ont beaucoup discuté. Tout cela est acquis et rassurant pour l'avenir. Quant à la billetterie, nous avons dépassé 90.000 places ; il en reste encore 10.000 pour atteindre nos objectifs.

#### 19 juillet

**Hortense** : Il y a sans arrêt des questions à trancher. Nous sommes sollicités en permanence. Nous avons tenté d'entretenir la relation avec les partenaires traditionnels du Festival, avec des résistances plus ou moins fortes de leur part. L'heure du bilan a déjà sonné. Nous devons savoir maintenant si nous les avons convaincus. Proposer un nouveau projet comme le nôtre, c'est ainsi

prochaine. (...) Je suis curieusement fatigué et reposé à la fois. Chaque nouvel accueil salué par le public me redonne de l'énergie et la force de poursuivre. C'est comme une drogue.

#### 22 juillet

**Hortense** : Il ne s'agit pas d'occuper le terrain, mais plutôt d'être capable d'accueillir les gens, aussi bien le public que les artistes. Sinon, c'est comme si vous faites une fête chez vous et que vous n'êtes pas là pour recevoir vos invités. C'est une question de reconnaissance. Pendant le Festival, je suis un peu dans le rôle de la maîtresse de maison. Il faut, au sens propre, que nous habitions le Festival. (...)

Bernard Faivre d'Arcier est à Avignon depuis quelques jours. Cela fait plaisir qu'il soit revenu et qu'il regarde ce

Back to the present, m. en sc. et chorégr. Constanza Macras. PHOTO GUY DELAHAYE.



être à l'épreuve des faits. Le moment est opportun pour discuter à chaud avec l'ensemble des composantes du Festival, qu'il s'agisse du personnel, des artistes, des techniciens, de la presse ou encore des élus.

#### 22 juillet

**Vincent** : Tout va bien, le public et les artistes sont au rendez-vous. Nous gagnons nos paris. Nous avons ouvert des portes à de vrais inventeurs. Bien sûr, de nombreuses améliorations sont possibles. Nous ne cessons de prendre note de mille choses en vue de l'année prochaine. Nous nous interrogeons, par exemple, sur l'utilisation des grands halls de Châteaublanc pour y donner des pièces où le texte est important. Ce ne sont peut-être pas les meilleures conditions d'accueil pour le spectacle et pour le public... La qualité des gradins, ici ou là, est remise en cause. Chaque jour, nous prenons conscience des points à améliorer pour l'année

que nous faisons. Il a formulé quelques conseils bienveillants. Il a peut-être une image un peu paternelle, mais il n'est pas non plus le père dont on veut se séparer à tout prix !

(...) Le Festival n'est pas un cadre dans lequel on viendrait se montrer. Le "In" n'a d'avenir que dans la mesure où il s'affirme comme un projet artistique dont nous ne cessons de réaffirmer la cohérence. Quelle joie d'avoir le sentiment que les gens comprennent ce que nous avons eu envie de faire. C'est magnifique.

#### 27 juillet

**Hortense** : Le taux de remplissage en 2004 est comparable à celui des années passées. 108.000 entrées : 98.000 billets et 10.000 entrées à des manifestations gratuites. Compte tenu du contexte social et politique, des risques d'annulation, du programme novateur, ces chiffres sont satisfaisants.

Nous sommes contents. Aucune dépression à l'horizon. Évidemment le dernier jour du Festival, nous sommes tristes que les gens partent, mais nous préparons déjà la fête suivante...

27 juillet

**Vincent** : Fin du Festival, comme une fête qui aurait duré trois semaines. Nous sommes heureux, animés par le sentiment d'un bonheur partagé avec l'équipe, avec les artistes invités qui se sont appropriés le Festival, avec le public. Cela donne de la force et de la sérénité. La première étape de notre projet est atteinte. Nous avons fait ce qui nous semblait juste et le public a répondu.

Fin juillet 2004, nous sommes déjà très avancés pour l'édition 2005. Une part importante de mon temps et de mon énergie a été consacrée à la préparation de l'année prochaine.

13 septembre

**Vincent** : Il faut continuer de faciliter l'accès au Festival. Cela passe autant par des spectacles proposés dans les rues d'Avignon comme cette année KomplexKapharnaüm que par des expositions, des installations vidéo ou des lectures. Ces "entrées libres" permettent à beaucoup de découvrir que le Festival n'est pas ce qu'ils imaginaient. Comme il y a eu plus de manifestations gratuites et plus de jeunes spectateurs profitant d'un tarif réduit à 12 euros, le montant des recettes est moindre. C'est peut-être dommage pour les caisses, mais c'est formidable pour l'avenir. Pour autant, il y a sans doute des choses à améliorer. Nous ne nous discernons pas un satisfecit.

Certains points sont à démystifier. Il n'y avait pas plus d'artistes étrangers que d'artistes français, par exemple. Plus de la moitié de la programmation était française ! Comme ces spectacles étaient plutôt en deuxième partie du Festival, le regard est peut-être biaisé, mais ce n'est pas juste. Les ratios sont comparables à ceux de 2002 ou de 1999. Et il y avait moins de spectacles surtitrés cette année qu'en 2001 ! Il faut remettre les pendules à l'heure. Des gens ont fantasmé sur l'invasion étrangère ; ce n'est pas conforme à la réalité du programme.

Simplement, nous avons inauguré une nouvelle façon de penser la programmation avec la complicité d'un artiste associé qui se trouve être étranger. Ensemble, nous avons souhaité élargir les perspectives pour appréhender la création européenne. Et ainsi en 2004, nous avons pu rassembler quelques-uns des plus grands artistes européens. Dans la même ville, dans le même temps ; c'est aussi cela un festival !

Avignon n'est pas là pour "promouvoir" la création française ou pour constituer une "vitrine" ! Notre projet propose une rencontre entre artistes issus de l'espace européen avec une prédominance d'artistes français, compte tenu du fait qu'Avignon est le premier festival du service public français. Rencontre et confrontation de questionnements, d'esthétiques, de parcours artistiques. Les questions posées par l'œuvre de Thomas Ostermeier, qui tra-

vaille à Berlin, nous ont conduits à mettre en regard d'autres créateurs, notamment allemands, mais aussi français. Le théâtre allemand est très particulier dans son questionnement et son esthétique. Il est passionnant de s'interroger sur sa spécificité et de s'y confronter. À ce titre, le Festival était tout à fait dans son rôle en permettant aux jeunes acteurs de l'ERAC [École régionale d'Acteurs de Cannes] de travailler pendant un mois avec Ostermeier et l'équipe de la Schaubühne pour présenter au public 12 lectures. La force et les avantages d'une certaine permanence peuvent sans doute donner aussi des pistes de réflexion. Il ne s'agit pas de copier le modèle allemand de troupe, mais peut-être de mieux nourrir le débat qui est récurrent en France. Chez nous, beaucoup de responsables de compagnies travaillent avec une "famille" d'artistes. Que l'on songe à Claire Lasne, à Ludovic Lagarde, à Frédéric Fisbach...

13 septembre

**Hortense** : Chaque projet artistique nécessite un traitement spécifique. Il n'y a pas de modèle. Jan Fabre ne pourrait pas fonctionner à la Schaubühne ! L'artiste n'a pas à se fondre dans un cadre formaté. Il faut être à son écoute et essayer de comprendre ce dont il a besoin. Le modèle d'organisation n'est pas reproductible à chaque artiste. L'art ne se modélise pas.

13 septembre

**Vincent** : Nous sommes liés à l'artiste associé dans une aventure qui concerne autant son œuvre que sa personne. Le programme est inventé à partir de cette rencontre. La façon de travailler, l'emploi du temps, la personnalité, le rapport à l'écriture, au plateau, aux interprètes, au public de Jan Fabre et de Thomas Ostermeier sont différents. Nous aurons donc en 2005 un festival tout à fait autre, d'autant que Jan Fabre est non seulement metteur en scène, mais aussi auteur, chorégraphe, plasticien. C'est le sens même de cette idée d'artiste associé. Non seulement il s'agit de remettre l'artiste au cœur de la réflexion, mais aussi de proposer au public - et à nous-mêmes - un voyage différent chaque année.

On sent que beaucoup attendent de nous que nous choissions notre famille esthétique, notre famille idéologique. On nous reproche d'avoir mis en avant Thomas Ostermeier qui est un artiste de théâtre et d'avoir choisi pour 2005 Jan Fabre qui lui est un poète plasticien. Les quatre artistes associés de 2004 à 2007 sont tous de grands artistes, mais sont foncièrement différents. Et c'est notre choix !

Je suis assez surpris que les commentateurs ne rapprochent pas davantage les questions posées cette année de la réflexion de Jean Vilar. À qui s'adresse le théâtre ? Qu'est-ce qu'une troupe ? Quel est le sens d'une création ? Qu'est-ce que mettre en scène ? Comment considérer le public ? Bref, autant de questions qui ont nourri au quotidien notre réflexion pour ce festival.

Propos recueillis par Rodolphe Fouano





# L'ordonnance d'Avignon

Roland Monod

*« Avignon, c'est une certaine ordonnance des spectacles, de la réflexion, du bien-être, de la détente, de la reprise des forces pour les luttes de la rentrée et de demain. »*

Jean Vilar

(cité par Paul Puaux à l'ouverture du 25<sup>e</sup> Festival en juillet 1971)

Nous autres, festivals, nous savons maintenant que nous sommes mortels. Paul Valéry parlait du destin des civilisations. Le Festival d'Avignon, à sa mesure, témoigne de la nôtre. C'est cette conscience de la fragilité et de l'issue de l'existence de toute chose qui donne son prix à la vie et engage si impérieusement notre responsabilité face à l'avenir.

Réchappé de la tourmente de l'été 2003, le Festival attend un regain de jeunesse du projet de ses nouveaux directeurs, Hortense Archambault et Vincent Baudriller : conjurer le souci d'une unité de programmation, telle que Jean Vilar directeur-chef de troupe-metteur en scène l'a assumée durant vingt ans, et l'ouverture, telle que Vilar l'a lui-même initiée dès 1966, invitant d'autres familles d'artistes, non exclusivement théâtrales, à témoigner des avancées de l'histoire et des évolutions de nos sociétés.

En 1947, alors que naissait le futur Festival, chacun était encore plein de l'ivresse et des promesses de la liberté recouvrée. À quelles libérations aspirons-nous aujourd'hui ? Les ennemis d'hier se sont réconciliés ; le commerce et la paix effacent les frontières ; le bien-être mieux partagé (en notre point du globe) éveille l'esprit buissonnier qui incline au tourisme, voyages et culture. Notre soif de liberté ne serait-elle plus que le goût du temps libre ? Et réduite « à la crainte de nous trouver exclus de l'unique communauté active qui existe encore en notre vieille Europe, celle des consommateurs » ?

Ce constat sans illusion est signé Thomas Ostermeier, l'artiste associé du dernier Festival. La Maison Jean Vilar a consacré en juillet à ce jeune directeur-metteur en scène de l'historique théâtre de la Schaubühne à Berlin, une importante exposition, visible maintenant au Goethe Institut à Paris.

Selon Ostermeier, le temps est révolu d'un « théâtre idéologique aujourd'hui voué au cynisme, à la lamentation ou à l'insignifiance. Le défi présent (et urgent) est de recoller le théâtre à la réalité sociale et urbaine. Or le lien entre le théâtre et le monde est l'auteur, une diversité d'auteurs [...] La domination des metteurs en scène a conduit à l'expulsion des auteurs. [...] Donner la parole à la vie ordinaire



*est la tâche du grand art. [...] Mais le théâtre doit aussi se libérer du désir de toujours se connaître, d'être du bon côté des choses et doit s'exposer à la réalité [...] Le théâtre ne peut pas, non plus, ignorer une réalité : l'accélération*

## *l'attente d'un regain de jeunesse*

*de la vie. [...] Aujourd'hui, la première génération élevée devant la télévision arrive au théâtre. [...] Le théâtre des classiques à la sauce contemporaine modérée est un art culinaire pour fins gourmets, ces bourgeois cultivés, libéraux et ouverts qui maintenant peuvent avaler des morceaux salaces et exotiques*

*sans s'étrangler, ce qui n'empêchera pas le théâtre de disparaître sans que personne ne le remarque. » ... Rude diagnostic, qui invite à retrousser ses manches.*

Plus important qu'un accueil unanime (mais souvent enthousiaste) du public aux spectacles signés ou parrainés par Thomas Ostermeier (ce vœu même appartient sans doute à un passé qui, tel quel, n'a peut-être jamais existé), la participation de l'artiste associé aux débats publics durant tout le Festival a affirmé la détermination des nouveaux directeurs de replacer l'artiste créateur et responsable au cœur de la rencontre d'Avignon, dans la durée, la diversité et la résonance de propositions artistiques relevant d'un même engagement : « *La tâche du théâtre a toujours été de lutter pour l'émancipation de l'homme, de créer et d'aiguiser une conscience de la souffrance et du manque de liberté des groupes ou individus exclus* » (Thomas Ostermeier).

C'est dire l'importance du choix de cet artiste associé, le niveau de maîtrise et de rayonnement qu'il exige. L'avenir du Festival reste lié à des valeurs sans lesquelles - revenons à Valéry - les civilisations et les festivals peuvent s'éteindre. Son fondateur nous les enseigne : la poursuite obstinée du vrai, du beau, du juste et du partage.

## *à quelles libérations aspirons-nous aujourd'hui ?*

« *Il s'agit de savoir si nous aurons assez de clairvoyance et d'opiniâtreté pour imposer au public ce qu'il désire obscurément.* » La Maison Jean Vilar existe pour rappeler d'abord cela.

Il est des lieux que l'Histoire a élus pour servir de creuset à ce désir obscur. Le palais des papes en est un. Depuis plus d'un demi-siècle, ses hauts murs absorbent et renvoient une parole poétique (parole qui, depuis Béjart en 1966, peut être une image), parole incarnée qui, requérant une égale tension des artistes et du public, *invite à voir l'invisible* comme le dit Peter Brook dans la grande exposition *Vilar ? Connais pas*, que l'on peut voir à la Maison Jean

Vilar jusqu'à fin novembre 2004.

Cette parole poétique, il est bon, avec *Woyzeck*, d'avoir osé la faire entendre dans une langue qui n'est pas la nôtre. L'Europe qui se construit agrège des peuples d'abord riches de leur langue - qui n'est pas une traduction du français. Peut-être un jour osera-t-on même laisser cette langue remplir seule l'espace (comme à l'époque du Théâtre des Nations), sans recours à un surtitrage, prudent mais parasite ? Car l'émotion de la représentation théâtrale, ce n'est pas le choc du spectacle *plus* le sens de son discours, dissocié de sa substance verbale, dont on pourrait extraire un digest de traduction délivré par becquées. Le sens du spectacle est un et indivisible et se transmet dans l'émotion par-delà la compréhension textuelle. Un résumé, scène par scène, offert au spectateur, l'informe suffisamment du scénario. Sans doute perd-on moins à ne pas comprendre les mots qu'à décrocher perpétuellement du spectacle par une lecture parallèle. Le théâtre n'est pas le cinéma. Et la technique qui vient conforter le spectacle (sonorisation systématique incluse) ne sert pas nécessairement l'art éternel du théâtre. *Peer Gynt* a rappelé que le public est sensible au défi athlétique des représentations dans la cour d'honneur. Ce sujet fera sans doute débat.

## *des lieux élus par l'Histoire*

Depuis presque quatre décennies (et sous l'impulsion de quatre directeurs seulement), le Festival d'Avignon - et le théâtre au Festival - s'est enrichi de l'ouverture à d'autres expressions du spectacle vivant. Il est légitime de les associer aux options et aux enjeux d'un nouveau chapitre de l'histoire du Festival. Sans oublier qu'à l'origine, et donc en ligne de mire, il y a d'abord le théâtre, fécondé, fécondant d'autres arts, mais le théâtre irréductible, inlassablement remis en chantier et offert en partage. « *Il faut suivre sa pente mais en la remontant* » a écrit André Gide.

« *Le Festival d'Avignon - disait déjà Vilar en 1967 - est devenu au long des années une sorte d'entreprise pilote et je crois que tel est son destin et que telle est sa sauvegarde dans le futur.* »

On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve.

Il dépend seulement de nous de ne pas polluer le fleuve et d'entretenir le désir de s'y baigner.

**Roland Monod**

Président de l'Association Jean Vilar

◀ Rencontre dans la cour de la Maison Jean Vilar.  
PHOTO M.J.V.

# Je me souviendrai

Rodolphe Fouano

*Clin d'œil à Georges Pérec, notre envoyé spécial a imaginé ce que seront demain ses souvenirs du Festival 2004. Journaliste, secrétaire général du Centre Français du Théâtre (1996-2001), Rodolphe Fouano se définit aujourd'hui comme simple dilettante. Il prépare un livre à paraître en 2005.*

Je me souviendrai que, pour la première fois, le Festival a commencé extra-muros par un spectacle de rue conduit par KomplexKapharnaüm et que plus d'un Avignonnais en perdait son latin.

Je me souviendrai que beaucoup attendaient les deux jeunes co-directeurs au tournant et que l'on criait au scandale parce que des pièces allemandes seraient jouées en v.o. surtitrée dans la cour d'honneur du palais des papes.



Je me souviendrai du contexte social, du protocole Unédic, des débats et des intermittents furieux hurlant : « Pendant ce temps-là, il y en a qui crèvent », et d'autres utilisant la langue des signes dans le cloître Saint Louis et signant le mot ABROGATION.

Je me souviendrai des passages chahutés du ministre Renaud Donnedieu de Vabres, et de l'avoir trouvé plus présent que nombre de ses prédécesseurs. Je me souviendrai de Luc Bondy assis à sa droite, et d'avoir rêvé de prises de Bastille.

Je me souviendrai d'un « Texte impossible (en devenir pour tous dans la forme donnée) » lu le 14 juillet dans la cour du palais des papes par la Coordination des intermittents et précaires avec cette phrase : « Si la démocratie a un sens c'est à nous de l'agir... » Déjà, en juin, avait circulé le texte : « Quel festival aura-t-il lieu ? » Je me souviendrai d'avoir regretté mes maîtres de la Sorbonne qui soignaient leur syntaxe, et d'avoir pensé à Du Bellay et à sa *Défense et Illustration de la langue française*.

Je me souviendrai de la retransmission de la conférence de presse présidentielle dans la cour d'honneur du palais des papes, de la déception des centaines de personnes réunies, des langues de bois et des sifflets. Je me souviendrai de François Hollande, quelques jours plus tard, promettant une loi de programmation pour « mettre la culture au cœur du projet de société ». Je me souviendrai que c'était sous réserve que le parti socialiste revienne aux affaires en 2007.

Je me souviendrai du lyrisme de Jack Ralite et de m'être dit qu'un jour il nous manquera.

Je me souviendrai de Marie-Agnès Sevestre parlant à la tribune lors d'un débat sur le « transfert des compétences dans la décentralisation ». Je me souviendrai d'elle troublée à la tribune par une attaque de chenilles et demandant qu'on lui répète la question.

Je me souviendrai de Jan Lauwers expliquant que « par définition, un metteur en scène n'est pas un artiste », et que ces mots n'ont été commentés par personne.

Je me souviendrai de Pippo Delbono dénonçant le snobisme du « metteur en scène tout habillé de noir » qui prend des pauses. Je me souviendrai du même singeant « la-position-du-critique-qui-se-tient-la-tête », mais aussi de m'être interrogé sur la sincérité de celui que d'aucuns s'amusaient à appeler Pippo del Pippo.

Je me souviendrai que Frank Castorf n'avait vraiment pas l'air drôle, que Claire Lasne répétait : « Je ne suis pas une intellectuelle », que Frédéric Fisbach parlait de la langue de Corneille dans *L'illusion comique*, et je me souviendrai de m'être demandé si j'assistais à un stage de rattrapage pour la session de septembre. Je me souviendrai qu'adapté par Luk Perceval, *L'Andromaque* de Racine s'écrivait *Andromak*.

Je me souviendrai de Georges Banu évoquant la querelle de Sartre et de Vilar, ce dernier répondant au philosophe



que T.N.P. veut dire théâtre populaire et non théâtre prolétaire ; de Bernard Sobel rappelant que le cloître Saint Louis était jadis un hospice des pauvres et assurant que la « naïveté demande beaucoup de connaissance », qu'il « ne faut pas mélanger culture et pratique artistique », que Patrick Le Lay et TF1 « s'attaquent au cerveau des gens ».

Je me souviendrai de m'être dit qu'un homme est un homme, et de Max Von Sydow signant le livre d'or de la Maison Jean Vilar : « Respect et jalousie (j'oublie les regrets) »...



Je me souviendrai du rap et du hip-hop rythmant le *Woyzeck* de Thomas Ostermeier dans la cour d'honneur du palais des papes. De *Kokain (Cocaïne)* mis en scène par Frank Castorf, où « les hommes et les femmes s'affrontent comme des chiens de combat ». De leurs cris et, qu'en un instant, tout Avignon n'eut plus que le mot *trash* à la bouche.

Je me souviendrai de l'inconfort des sièges en plastique de Châteaublanc, de Viviane de Muynck dans *La Chambre d'Isabella* et de la jeune danseuse sautant à l'avant-scène comme une sylphide.

Je me souviendrai que Vincent Baudriller et Hortense Archambault étaient partout, souriants, aimables, accessibles, courant d'un débat à une lecture, d'un spectacle à une conférence, toujours en public. Je me souviendrai qu'à ce jeu de proximité, Thomas Ostermeier tenait lui aussi toute sa place et de m'être dit qu'un air de liberté et de démocratisation soufflait sur Avignon.

Je me souviendrai d'avoir pensé à Vilar et que, décidément, *Avignon est un rêve que nous faisons tous*. Je me souviendrai de Christiane Minazzoli retrouvant avec émotion ses costumes du T.N.P. dans les sous-sols de la Maison Jean Vilar. De Philippe Avron plongé dans sa méditation en visitant, quasi quotidiennement, l'exposition *Vilar ? Connais pas*.

Je me souviendrai de Sasha Waltz parlant des couleurs et des ruptures dans l'œuvre de Schubert, de ses danseurs les bottes en caoutchouc remplies d'eau, de ses mouvements de cheville, sous la table, pendant la conférence de presse et qu'elle n'a pas voulu répondre à la question d'un journaliste qui lui demandait si, après avoir quitté la codirection de la Schaubühne, elle succéderait à Pietragalla à Marseille.

Je me souviendrai d'un débat passionnant sur la "vieille Europe" avec Jacques Derrida, Gianni Vattimo et Heinz Wismann, et qu'un enfant de moins de deux ans assistait à la conférence sans sourciller sur les genoux de son père. Je me souviendrai de m'être dit que l'on a sans doute tort de douter trop vite de l'intelligence.

Je me souviendrai de Jan Fabre évoquant ses recherches sur le corps et sa fascination pour la mort, de l'avoir entendu parler de "miracle" pour traduire son expérience personnelle, deux fois répétée, de sortie de coma. Je me souviendrai de son *Ange de la mort*, de la vidéo où William Forsythe, en slip, parle au milieu des salles du musée d'anatomie de Montpellier.

Je me souviendrai du président du Syndeac, à Saint Louis, une canette de coca-cola à la main et de m'être interrogé sur l'attachement des uns et des autres à la diversité culturelle.

Je me souviendrai de ma voisine à la représentation de *La Chute des dieux* : une femme blonde à tête de poupée, évadée d'un récit de Modiano, et de l'avoir revue dans Avignon au volant d'une Jeep jaune citron.

Je me souviendrai de Bernard Faivre d'Arcier déambulant dans Avignon. Je me souviendrai de m'être dit qu'un roi est triste sans divertissement.



Je me souviendrai du festival Off en crise, de l'association Alfa, de la démission d'Alain Léonard, d'un aveugle muni d'une canne blanche, derrière le musée Calvet, se heurtant aux poteaux couverts d'affiches du Festival.

Je me souviendrai que cette année-là il faisait chaud et de l'après-midi où je me suis réfugié à la piscine de la Strada. Je me souviendrai d'avoir parfois détesté le théâtre. Je me souviendrai de mon Off du Off comme d'une révélation.

Me souviendrai-je de rien de tout cela ?

1. Marie-Josée Roig (maire d'Avignon, ministre de la Famille et de l'Enfance), Hortense Archambault (co-directrice du Festival), Michel Chirinian (adjoint au maire).
2. Jack Ralite (sénateur), Vincent Badriller (co-directeur du Festival)
3. Michel Gautherin (S.F.A.), Stéphane Fiévet (SYNDEAC), Luc Bondy (metteur en scène), Renaud Donnedieu de Vabres (ministre de la Culture et de la Communication).
4. Christiane Minazzoli (comédienne). PHOTOS ANNE FOUANO.

# Les A.T.P. ont 50 ans

Jean Autrand

*Les Amis du Théâtre Populaire – A.T.P. – fêtent cette année leur cinquantième anniversaire. L'occasion d'une rencontre avec l'un des membres fondateurs, aujourd'hui président, Jean Autrand, mémoire aiguë, s'il en est, du festival et d'Avignon...*

16 juillet 1954 : secrétaire de l'association des Amis du Théâtre Populaire d'Avignon, je me rends à la préfecture pour déposer les statuts qu'en tant que juriste, j'avais rédigés. Les A.T.P. étaient les descendants immédiats des Amis du Théâtre Populaire nés à Paris en 1953 et présidés par Henri Laborde. À ne pas confondre avec les Amis du Théâtre National Populaire fondés à Paris en 1952 et présidés par le critique du *Canard Enchaîné*, Morvan Lebesque, qui avaient été inventés pour soutenir l'action de Vilar au TNP contestée par une vive réaction politicienne.

Nous aussi, à Avignon, nous sommes nés d'un conflit politicien local qui avait opposé en 1953 Jean Vilar au Comité du Festival. Vilar avait déposé sa démission à l'insu de tous lors de la dernière représentation de *Dom Juan*. À notre surprise, cette démission n'avait pas été refusée et Vilar l'avait même parfaitement intégrée à son programme de l'été suivant : pour juillet 54, il envisageait sans regret un congé bien mérité pour la compagnie après un programme de tournées internationales épuisant. Notre inquiétude s'était accrue du fait que certaines personnalités théâtrales comme Marie Bell ou Jean Chevrier étaient descendues jusqu'à Avignon afin d'envisager de nouvelles dispositions pour la Cour d'honneur. On avait même lu dans la presse que Jean-Louis Barrault avait été approché... Nous étions vraiment très alarmés, tout comme Gérard Philipe qui nous informait de l'état d'esprit de Vilar en nous téléphonant régulièrement... C'est pourquoi l'association, de façon informelle, avait commencé de fonctionner dès la fin 1953.

Nous étions presque tous issus du Film club d'Avignon, assemblée assez éclectique de professeurs de philosophie ou de lettres, de médecins, avocat, instituteur, infirmier... Tous les quinze jours, notre petite équipe s'occupait de programmer, organiser, discuter, vendre des cartes... Nous vivions avec passion l'âge d'or des ciné-clubs qui rencontraient un succès considérable. Ce sont donc les mêmes qui se retrouvent à la tête de la protestation contre l'éviction de Jean Vilar.

En mai 1953, les élections municipales se jouent autour du projet de reconstruction du pont détruit par l'aviation alliée le 25 juin 1944. Il s'agit de remplacer une passerelle de fortune par un ouvrage d'art. Le conseil municipal est

incapable de trancher dans l'affaire pagnolesque du *pont de traviole*. On pouvait en effet reconstruire le pont au même endroit, ce qui impliquait la construction d'un ouvrage provisoire pour la durée des travaux, mais des dépenses supplémentaires ; on pouvait aussi reconstruire le pont obliquement par rapport à son emprise primitive, ce qui serait moins onéreux et plus rapide.

Faute d'une personnalité capable de résoudre cette question cornélienne, il a été fait appel au plus illustre des Vauclusiens, Édouard Daladier, maire de Carpentras après la Première Guerre d'où il était revenu couvert de gloire, député d'Orange puis de Vaucluse... À plus de soixante-dix ans, il aspirait au repos, mais cette question du pont de traviole avait visiblement réveillé en lui certaine ardeur politique ! Il fut donc pratiquement plébiscité au terme d'une élection – suivez bien : à la proportionnelle par scrutin de liste avec panachage et croix préférentielles. Autant dire que le dépouillement a duré toute la nuit ! Il y avait, je crois, cinq listes en présence, chacune avec une cinquantaine de candidats dont il fallait faire le compte individuel des voix, ou des croix... Il faut bien cependant admettre que ces élections constituaient un sondage au millimètre de l'opinion publique !

Voici donc Daladier à la mairie et le pont bientôt reconstruit... Côté culture, du moins côté spectacles, il se souciait surtout du théâtre municipal où dominait, évidemment, le lyrique. Un lyrique clientéliste, chanté souvent dans des costumes dépareillés, des décors convenus, des chefs et des orchestres insuffisants. Il entreprit de mettre fin à ces pratiques d'un autre temps et manifesta lui aussi son inquiétude devant l'affaire Vilar. Il était d'autant plus gêné que son adjoint aux Beaux-Arts (on ne disait pas Culture, mais Beaux-Arts, ce mot qui faisait tant sourire Vilar...) était le gendre du président du Comité du Festival. Il nous demanda donc de lui démontrer que nous étions représentatifs de l'opinion publique. Je me souviens du cours que cet agrégé d'histoire, spécialiste de la Révolution, radical socialiste, jacobin, laïque, nous fit en voyant les piles de signatures que nous lui avons apportées quinze jours plus tard : il avait l'impression de revivre le temps des Cahiers de Doléance !

Daladier a rendu visite à Vilar chez lui, à Paris, dans son petit appartement du XIV<sup>e</sup> arrondissement. Souvenons-nous que nous sommes encore dans une économie de crise, la France est un pays sinistré qui manque de tout. Un homme comme Daladier, si important qu'il fût, prenait le métro ou, s'il utilisait un taxi, payait la course de sa poche. À Avignon même, il n'avait pas de voiture de fonction. Je crois qu'il a fallu attendre la dernière année de son mandat

pour qu'il accepte que la ville achète une Frégate Renault d'occasion, confiée à un agent municipal qui savait conduire... J'insiste sur ces détails d'époque pour qu'on imagine l'importance que revêt, évidemment, sa visite à Jean Vilar, à l'heure du dîner, alors que la famille est réunie. De son aveu même, Vilar était très impressionné par cette sollicitude.

Intuition ou détermination ? Toujours est-il que Vilar a son caractère. Il est très remonté à cause de cette affaire du Comité. Évidemment, il demande l'impossible à Daladier. Alors que ses rivaux se voyaient déjà en robes longues et smokings accueillir les spectacles du marquis de Cuevas au milieu d'un ballet de Rolls-Royce, que les hôteliers étaient aux anges, que le palais des papes allait enfin entrer dans le cercle des festivals *glamour*, Vilar expose tout le contraire : accueil des jeunes, installation de campings, diminution du prix des places, suppression des pourboires, plus de programmes commerciaux mais les textes des pièces... Et de réclamer une transformation de la salle, de nouveaux sièges, de nouveaux gradins... Et Daladier accepte tout quel qu'en soit le prix !

Nous étions en février, il fallut concevoir le festival dans un temps incroyablement court. Ce pénible épisode explique peut-être le réveil de l'ulcère de Vilar et son épuisement dans le rôle de Macbeth, mais aussi que nous avons, dès lors, affaire à un nouveau festival, dont le plus important à retenir, me semble-t-il, reste l'implication d'un grand nombre d'Avignonnais, depuis les signataires de la pétition jusqu'aux A.T.P., et tant d'autres ! Ce fut un festival exaltant et certains d'entre nous en furent marqués pour toute leur vie.



Quant à Daladier, il faut le dire : il a sauvé le festival. Et le pont qu'il a fait édifier porte son nom. Par la suite, ses rivaux politiques se sont employés à passer cet épisode dans l'oubli...

À cette époque, un peu partout en France naissent de nombreuses associations sous le patronyme des Amis du Théâtre Populaire. Elles se fondront plus tard dans le réseau des centres culturels, des maisons de la culture ou des scènes nationales, mais beaucoup survivent encore dans la Fédération des A.T.P. À Avignon, notre rôle prenait un lustre particulier puisque nous étions investis d'une mission par Jean Vilar lui-même. Son administrateur général, Jean Rouvet, était en contact quasi hebdomadaire avec nous.

Vilar chargea les A.T.P. de l'organisation des manifestations annexes, plus particulièrement des rencontres du Verger d'Urbain V. Leur succès fut considérable. Il ne s'y réunissait jamais moins de trois ou quatre cents personnes. Certains jours, mille ou quinze cents personnes se pressaient, par exemple pour entendre les lectures de poèmes par Gérard Philipe et son ami Henri Pichette : ce n'était pas précisément facile... Je me souviens de la voix ironique de Vilar dans mon dos, nous étions debout dans un coin fort éloigné de la tribune : « *Dis donc, un jour tu auras plus de monde ici que dans la cour...* » Le tutoiement, qu'il employait rarement, marquait sa vive satisfaction.

Les A.T.P. étaient également responsables de l'accueil. Avec l'aide de la mairie, nous avons réalisé de grands panneaux au début de l'avenue de la République, de part et d'autre de l'entrée des remparts : les trois clés, le programme, les renseignements essentiels pour piloter le public... Dans l'avenue même, nous avons disposé une haie d'honneur d'oriflammes peintes par les peintres de Vilar, Prassinos, Pignon, Gischia, Jacno, qui balisaient l'avenue de bas en haut, jusqu'à la place de l'horloge. La ville prenait ainsi un air de fête magnifique. Les commerçants avaient rejoint le mouvement avec un concours de vitrines décorées par des artistes contemporains que *Le Provençal* soutenait très fort, des œuvres d'inspiration libre et moderne, sans parler des mannequins portant les costumes des pièces présentées les années précédentes et qui, déjà, concouraient à la légende du festival.

L'accueil des jeunes était au centre de la préoccupation de Vilar. Nous avons acheté plusieurs centaines de lits de camp aux stocks américains, tous estampillés désormais A.T.P. Une certaine Delphine Seyrig aura passé quelques nuits dans nos campings sur ces lits inconfortables, et tant d'autres !... Avec la complicité d'un adjoint au maire, nous avons également investi les nouvelles écoles dernièrement achevées pour y loger des groupes, parmi lesquels les CEMEA.

◀ Les oriflammes dessinés par les "peintres de Jean Vilar".  
PHOTO MARIO ATZINGER.

Cette activité estivale accaparait évidemment toute notre attention, jusqu'au moment où les A.T.P. se sont interrogés sur leur utilité en dehors du festival. En octobre 1955, nous avons donc inauguré une saison hivernale au théâtre municipal. Force est de rendre un nouvel hommage à Édouard Daladier : il nous donna la priorité sur le lyrique. « Donnez vos dates et, quoi qu'il arrive, vous passerez les premiers. » Les frais de la salle restaient à la ville. Nous préfigurions, sans le savoir, une véritable maison de la culture. La conférence de presse du début de saison réunissait au coude à coude les A.T.P., les Jeunesses musicales de France, le ciné-club, la société des concerts, la musique sacrée programmée par l'abbé Georges Durand... Tous attentifs les uns aux autres, nous faisons en sorte de ne pas nous concurrencer, de coordonner nos efforts, de faire notre publicité par une affiche commune... Notre union faisait notre force !

Devant une telle cohésion, le maire nous interrogea : pourquoi ce directoire ne gèrerait-il pas le théâtre ? Le lyrique ? Il n'était, selon Daladier, qu'un des aspects du problème qui ne devait pas porter ombrage aux autres formes d'expression. C'était très audacieux de sa part, en termes politiques, et très moderne ! Il convient sans doute de remarquer qu'il n'avait pas le souci de sa réélection : à son âge, il n'aspirait qu'à se retirer. Il avait donc toute liberté d'affronter les petits privilèges locaux. Lorsque nous lui avons fait remarquer que le théâtre était grevé de servitudes, autrement dit de 120 places gratuites, les meilleures du théâtre, rarement occupées par les conseillers municipaux, membres ou non de la commission théâtrale, leurs familles, leurs amis, il n'hésita pas à nous autoriser à les supprimer. De la même façon, il nous a suivis sans hésitation sur la question du prix des places. Cette salle offrait au moins six ou sept catégories de places. Puaux inventa la formule : mille places à mille francs, prix de l'abonnement annuel. À la fin juillet 55, nous avions déjà 800 abonnés. Lorsque la ruée eut lieu, à la rentrée, quelle ne fut pas la surprise des petits notables de découvrir leur place occupée par des abonnés et leur privilège aboli ! Pour dramatiser que puisse paraître mon récit, nous assistions à une nuit du 4 août en miniature ! J'en entends encore protester : « Vous entendrez parler de moi, j'en réfererai au maire ! » Mais personne n'osa jamais aller le voir !

Nous étions aux débuts de la décentralisation dramatique, illustrée par Dasté, Gignoux, Monnet, Fabbri (dont Philippe Tiry était l'administrateur comédien), Laforgue, Sarrazin... C'est tout naturellement vers eux que nous nous sommes tournés pour assurer une programmation en tous points opposée aux galas Karsenty, qui finirent par battre en retraite devant la qualité du travail de ces compagnies animées d'une inspiration nouvelle.

Très tôt nous nous sommes heurtés aux limites esthétiques du théâtre municipal, salle à l'italienne qui ne convenait pas au répertoire contemporain : Ionesco, Dubillard (dont *La Maison d'os* fit scandale), étaient

comme déplacés sous ces dorures et dans ce velours. Aujourd'hui encore, une œuvre audacieuse comme *Nora (Maison de poupée)* mise en scène par Ostermeier, ne semble-t-elle pas comme étouffée par le style même de la salle ? Alors, pourquoi cette ville ne s'est-elle jamais dotée d'un théâtre moderne ?

En 1965 ou 66, un dimanche soir, le préfet de Vaucluse, Jean Escande, que je connaissais à peine, me demande de le rejoindre car il reçoit, au même moment, le directeur du théâtre au ministère de la Culture, Émile Biasini, bras droit d'André Malraux. Nous étions à l'apogée du grand projet des maisons de la culture et Avignon était comme naturellement désignée pour en recevoir une. Biasini me déclare que notre affiche commune l'a beaucoup impressionné, que nous faisons un travail de préfiguration à une maison de la culture, etc. Visionnaire, il dessinait déjà le profil du conseil d'administration. Je lui opposai que chacune de nos associations ne représentait qu'elle-même et n'avait aucune tendance à l'hégémonie. L'expérience de Grenoble et de Jean Delume nous avait enseigné une certaine méfiance : l'association Acta A.T.P. (action pour la culture, le théâtre et les arts), la première, sans doute, à avoir inventé les classes théâtre au lycée, était le vecteur de la préfiguration avec, en figure de proue, Gabriel Monnet. Lorsque la maison de la culture proprement dite est née, on a nommé un directeur parisien, le premier d'une longue lignée... Et l'on s'est rendu compte que le rôle des A.T.P., représenter le public, était passé par pertes et profits. Ils ne pouvaient plus, par exemple, se faire l'écho critique de certaines mises en scène, ils n'étaient plus les animateurs du débat. Ils avaient été les victimes d'une sorte de piège de bonne foi... Et puis, objectai-je encore à Émile Biasini, jamais Henri Duffaut, maire d'Avignon, n'abandonnerait le lyrique auquel allait toute sa faveur, quitte à voir s'envoler une manne d'État considérable. Au demeurant, le festival ne suffisait-il pas au rayonnement de sa ville ? Et, un peu plus tard, Paul Puaux ne parlerait-il pas de *maison de la culture à ciel ouvert*, donnant ainsi raison à Henri Duffaut ? Une multiplicité d'événements, de lieux, d'équipes, n'est-elle pas plus maîtrisable, en cas de problème, qu'un gros bâtiment susceptible d'engendrer un abcès de fixation ?

La ville a sans doute laissé passer une deuxième chance de s'équiper d'un théâtre moderne lors du projet du Centre National du Théâtre. Derrière Saint Louis, et attendant à ce que sont aujourd'hui les locaux du festival, existait en effet un bâtiment appartenant à la Poste et dépourvu d'activité. Malgré l'intérêt du directeur des théâtres au ministère de la Culture, Bernard Faivre d'Arcier, le projet s'enlisa dans les méandres des querelles politiques. On imaginait donc un centre national du théâtre sans lieu d'expérimentation à proximité... Allez savoir...

Voilà comment cette ville de théâtre n'a pas de théâtre, je veux dire de grand théâtre moderne destiné à un répertoire et une esthétique contemporains en dehors de la salle Benoît XII dont les 450 places sont prises d'assaut.



Naturellement, cette jauge et nos capacités financières propres ne nous permettent pas d'inviter de trop lourdes productions et nous contraignent à modérer nos ambitions. Je me souviens avec nostalgie du temps où nous devions inviter les spectacles pour deux soirées consécutives devant des jauges de 8 ou 900 places ! Il y eut même une année où j'ai pu écrire au maire qu'il était inutile de nous verser une subvention car nous pouvions vivre sur le bénéfice de l'exercice antérieur. C'était, je crois, en 1956. Quelle extravagance de nos jours !

Mais enfin, nous poursuivons notre route avec des fortunes diverses, comme il se doit en matière théâtrale. Comme nombre d'animateurs culturels, nous devons tous faire face à des restrictions, à tout le moins à des stagnations budgétaires. Il me semble cependant intéressant de signaler que, grâce à Bernard Faivre d'Arcier, la Fédération des A.T.P. reçoit une aide ministérielle d'environ 30.000 euros pour lui permettre d'entrer en coproduction avec une compagnie de son choix, laquelle est ainsi à même de trouver, dans notre réseau, une capacité appréciable de diffusion et d'exploitation. Le choix de la pièce s'effectue en collaboration avec la Chartreuse de Villeneuve, Centre national des écritures du spectacle. Il s'agit d'un gros travail de réflexion et d'échange et, comme chacun sait, rien n'est plus délicat, pénible parfois, que de mettre en accord des énergies et des opinions de lecteurs, de producteurs et d'artistes ! Pour la première fois dans notre histoire, un projet a été élu à l'unanimité : il s'agit de *Ohne* de Dominique Wittorski, qui tournera en 2005.

Force est de souligner que le coût des productions, le salaire des artistes, l'exploitation des spectacles n'atteignaient pas, naguère, les points de non-retour où nous sommes arrivés aujourd'hui. La dérive des coûts de production mériterait une analyse historique et sociologique qui serait révélatrice d'une histoire des mentalités au regard des contraintes économiques. Nous vivons désormais dans une autre société. Lorsque Jean Dasté nous annonçait un prix pour un spectacle, nous n'avions à ajouter ni défraiements ni frais de transport. Une compagnie de plus de vingt personnes trouvait à se loger sans problème ni surcoût, *on se débrouillait* dans une ambiance de camaraderie et de simplicité où n'existait pas la notion d'inconfort ou de préséance... Souvenons-nous que Gérard Philippe faisait partie de la troupe à l'égal du figurant ou de la costumière, et qu'il ne réclamait aucun privilège. Un monde ancien, assurément, et disparu... Nous vivons aujourd'hui dans une autre économie où des spectacles à deux, quatre comédiens tout au plus sont littéralement nécessaires et suffisants : passé ce cap, vous n'êtes plus gérable ! Nous sommes donc dans la société que redoutait tant Vilar, celle qui ne pense plus que fric.

Propos recueillis par Jacques Téphany

## La 50<sup>e</sup> saison des Amis du Théâtre Populaire d'Avignon



**MARDI 12 OCTOBRE À 20H30**

Salle Benoît XII

*La Tour de Babel*

Cantate de Giovanna Marini

**MARDI 9 NOVEMBRE À 20H30**

Salle Benoît XII

*La Princesse de Clèves*, d'après Madame de La Fayette

Mise en scène et interprétation, Marcel Bozonnet

**MARDI 7 DÉCEMBRE À 20H30**

Salle Benoît XII

*L'Émission de télévision* de Michel Vinaver

Mise en scène René Loyon

**MARDI 18 ET MERCREDI 19 JANVIER À 20H30**

Tinel de la Chartreuse

*Ohne*

Texte et mise en scène Dominique Wittorski

**MARDI 1<sup>ER</sup> FÉVRIER À 20H30**

Salle Benoît XII

*D'où viens-tu mon petit ?*

Texte et interprétation, Gérard Guillaumat

Mise en scène Jean-Louis Hourdin

**MARDI 22 ET MERCREDI 23 FÉVRIER À 20H30**

Salle Benoît XII

*La Tragédie de Macbeth* de Shakespeare

Mise en scène Jean-François Maignon

**MARDI 1<sup>ER</sup> ET MERCREDI 2 MARS À 20H30**

Salle Benoît XII

*Blancs... sous le masque* par le Théâtre du Mouvement

Mise en scène, conception, Claire Heggen et Yves Marc

**MARDI 15 MARS À 20H30**

Salle Benoît XII

*Le Collier de perles du gouverneur Li-Qing*

de Eudes Labrusse

Mise en scène Jérôme Imard

**MERCREDI 30 ET JEUDI 31 MARS À 20H30**

Théâtre de Cavaillon

*Incendies*

Texte et mise en scène Wajdi Mouawad

### Abonnements, location :

- à la Maison Jean Vilar,
- au Festival d'Avignon, St Louis, rue Portail Boquier
- à la Librairie La Mémoire du monde, 36 rue Carnot.

# Jean était le pape, Paul l'évêque et moi le curé

Robert Chave

**Sans le magnifier, quel portrait feriez-vous aujourd'hui de Vilar que vous avez rencontré dès les débuts du Festival ?**

Avec le recul, dépeindre un homme qu'on a beaucoup estimé, aimé, est un exercice difficile. Surtout que je ne veux pas, comment dire ? l'enfermer, car il est plus grand que ce que je pourrais dire ! Ma première rencontre avec lui, hors plateau, hors théâtre, c'est lorsque Paul Puaux m'a dit : « *Votre affiche des Dimanches de Festival a attiré l'attention de Vilar. Accepteriez-vous de le rencontrer ?* » Vilar est donc venu à la Maison des œuvres (aujourd'hui Centre Magnanen) pour notre rencontre du mardi.

Tous les mardis, en effet, nous préparions à la fois l'homélie et les intentions de prière universelle auxquelles nous associons le monde de la culture. Notre archevêque, Monseigneur Polge, l'abbé Durand, moi-même et toute notre petite équipe, nous nous interrogeons sur la manière de nous manifester auprès du Festival. Nous étions en 1966, après le Concile. Pour sa 20<sup>e</sup> édition, Avignon s'étendait sur un mois : comment rester indifférents à une telle affaire ?

Avant de nous rencontrer (je tiens ce petit épisode d'un témoin direct), Jean était venu un peu en avance et il avait flâné dans la cathédrale, comme ça, pour voir...Telle était sa qualité première : le désir de rencontrer les autres dans un esprit de curiosité et de compréhension. Souvenons-nous qu'il avait demandé à Puaux : « *Fais-moi rencontrer des jeunes !* » Est-ce cet instinct du partage qui lui donna la réputation d'être communiste, ce dont il ne se défendait guère sans avoir pourtant jamais adhéré au Parti ? Toujours est-il qu'il se pointe à notre réunion après avoir assisté à la liturgie et, premiers mots à l'évêque avant même les présentations : « *Monseigneur, avec l'organe que vous avez, vous n'avez pas besoin de micro !* » Sa personnalité pouvait être ainsi très franche, à la fois chaleureuse et élégante.

De cette première rencontre naquirent nos débats *liturgie et théâtre* autour de la voix, des orgues et de la musique, de la mise en scène, de la responsabilité qu'il y a à s'adresser à quelqu'un, du sens des lectures... D'où parlons-nous, et à qui ? Vilar, lui-même agnostique, non pas athée mais agnostique, était très attentif à la question du cérémonial qu'il plaçait au centre de ses préoccupations. Il ne faut pas oublier non plus qu'il était un excellent musicien. Enfin, il affirmait aimer les Évangiles et les lire comme une des plus belles chroniques romanesques qui puisse exister !

Plus tard, je devais reprendre ces conversations avec Antoine Vitez devant les caméras télévisées du *Jour du Seigneur*. La scène se déroulait devant le Calvaire de la cathédrale, un an avant sa mort...

**Vous avez été ordonné prêtre voici cinquante ans...**

Cinquante-sept ans ! 1947, je suis ordonné à la cathédrale Notre Dame des Doms. Mon ami Marcel Roy, ordonné prêtre peu avant moi, était également artiste peintre : il m'emmène découvrir la grande exposition d'art contemporain qui réunissait, au palais des papes et pour la première fois, grâce à Christian et Yvonne Zervos, les plus grands maîtres de ce temps : Picasso, Braque, Matisse, Chagall... Dommage que Rouault n'ait pu venir... C'est ce jour-là que j'ai abordé pour la première fois le Festival, c'est-à-dire la Semaine d'art de septembre 1947. J'avais 23 ans. Et, bien entendu, comme j'aimais Claudel, je suis allé voir *Tobie et Sara* dans le Verger Urbain V. Au Petit Séminaire, on nous faisait jouer quelques classiques, *Polyeucte* surtout, cela ne vous étonnera pas ! Eh bien, ça me lassait ! Soudain, là, ce Verger, cette proximité, cette présence immédiate, ce contact avec les comédiens !... D'autant plus qu'au début l'assemblée était plutôt restreinte... Ils ne parlaient que pour la poignée que nous étions : quel privilège ! Sans omettre le choix des pièces, toujours proche de l'actualité. C'est ainsi que les classiques, qui étaient pour nous des pièces de musée, devenaient des chefs d'œuvres vivants d'actualité. Et, naturellement, j'ai repris goût aux classiques !

**Il aura donc fallu 20 ans pour que vous approchiez Vilar personnellement ?**

Oui. Auparavant, je l'apercevais seulement aux conférences de presse ; on se saluait, voilà tout.

**Aujourd'hui, quel sens attribuez-vous à ces deux mots que vous cultivez si ardemment, Foi et Culture ? Quels liens entretiennent-ils ?**

Essayez de vous replacer dans le contexte de l'époque et rendez-vous compte que les statuts synodaux des années 30 interdisaient d'aller au théâtre, et plus particulièrement aux Chorégies d'Orange au motif qu'on y voyait de la danse ! Au début des années 50, les mentalités étaient encore contraintes de tabous et de censure. Je me souviens d'une pratiquante s'étonner : « *Mon Père, j'ai vu un artiste prier !* ». Oui, les artistes restaient maudits... Mais, heureusement, nous avons su faire quelques pas vers la modernité ! D'abord en retroussant nos manches et nous serrant les coudes en 1953 en faveur de la campagne de signatures destinée à protester contre la situation faite à Vilar par le Comité du Festival. De nombreux chrétiens engagés dans la vie sociale et témoins du Christ avaient signé aussitôt pour manifester en faveur de la liberté de l'artiste. Ensuite nous avons mis en œuvre les rencontres *Foi et Culture*. Après Vilar, Georges Wilson a poursuivi cette

expérience à nos côtés, et bien d'autres encore plus tard...

**Les hommes de théâtre ne sont pas très croyants en général, encore moins pratiquants... Plutôt mécréants qu'agnostiques, non ?**

Qu'il me soit permis de le regretter... L'une des questions qui nous a le plus agités, dès le début des rencontres, nous fut en effet posée par 4 comédiens qui déclarèrent ensemble : « Nous avons suivi l'enseignement des Jésuites (ou des Maristes), nous sommes tous de bonne éducation catholique et, tous, nous avons perdu la foi. » Qu'est-ce que cela voulait dire ? Pourquoi les acteurs, les metteurs en scène, les artistes qui touchent à l'art vivant ou à l'action culturelle s'éloignent-ils de la Foi ? À rebours, comment se fait-il qu'un agnostique tel que Vilar puisse être l'interprète si parfait de la sainteté de Thomas More sur scène ? Prolongeons la réflexion : qu'est-ce que le Festival et les pièces de théâtre qui y sont présentées nous disent de l'homme ? Quelle est leur vision de l'homme ? La culture actuelle manifeste-t-elle un type d'homme nouveau ? Qu'est-ce que le Festival exprime de l'homme d'aujourd'hui ? Ses désirs, ses aspirations, ses projets. Ses rêves ? Son matérialisme ?

Nous tenions ces colloques au palais des papes, dans la chambre des notaires, là même où Vilar réunissait les journées d'études sur l'action culturelle...

**Il y a fort à parier que Philippe Avron se trouvait au premier rang des auditeurs et des intervenants !**

Bien sûr, toujours passionné et animé d'un humanisme qui le rend si attachant ! Notre amitié est toujours très forte. Je lui ai même offert une Bible à laquelle je suis certain qu'il tient beaucoup ! Il y avait aussi le père André Lendger, aumônier des artistes au plan national, qui avait organisé un débat entre Paul Puaux et le cardinal Marty. Le cercle était largement ouvert, un cercle ô combien tolérant pour

Jean Vilar dans *Meurtre dans la cathédrale*.  
DESSIN DE LEBLON.



ne pas dire œcuménique, puisqu'on y trouvait encore un sociologue, un théologien, et bien sûr Georges Durand, Paul Puaux...

**Un cercle d'amateurs de théâtre ?**

Non : le théâtre avait été à l'origine de nos questionnements mais, suivant l'enseignement même de Vilar, nous élargissions notre regard à la culture dans son ensemble, à toutes les formes d'expression susceptibles de manifester l'apparition de l'homme moderne : musique, arts plastiques, costumes, peinture, poésie, danse... Joignant le geste à la parole, nous avons souhaité accompagner nos messes d'une manifestation culturelle. C'est ainsi qu'à 10h30, nous avons imaginé une sorte de préambule artistique : concert d'orgue, chorale... On s'est même risqué à la danse à l'église St Pierre ! Ensuite, à 11 heures, commençait la liturgie. On retrouvait de la sorte le sens de la messe des catéchumènes d'autrefois où ceux qui se trouvaient en état de recherche bienveillante venaient voir comment cela se passait dans l'église. Après, ils pouvaient se retirer pour respecter le mystère de l'eucharistie.

Nous étions fort studieux ! Nous avons constitué trois ateliers tour à tour animés par Paul et/ou Melly Puaux, de nombreux comédiens, Maurice Béjart lui-même... La troupe de Red Buddha avait été très intéressante par sa façon de prendre du recul par rapport à la foi de ses parents... Cela nous avait éclairés parce qu'on trouvait la même prise de conscience chez les jeunes de chez nous, avec une ouverture formidable au monde : nous n'étions plus seulement avignonnais, mais citoyens du monde ! Il s'agissait donc moins d'un affrontement entre la foi et la culture que de notre propre rapport à la modernité, tout simplement.

Ce qui reste magnifique à Avignon, c'est que tout se joue à partir de rencontres amicales, et que ces hasards traversent et sont traversés par le théâtre. Ainsi quand on passe par la cour d'honneur pour se rendre à un débat et qu'on aperçoit une répétition... Ce *bain* artistique donne une dimension vraiment singulière.

**Aujourd'hui comment vivez-vous le Festival ?**

Pour moi, cette année marque un tournant. Après les époques Vilar, Puaux, Combrecque, Faivre d'Arcier, chacun dans son style, arrive cette équipe de jeunes. J'ai vraiment sympathisé avec eux. Hortense Archambault m'a aidé à mieux cibler notre colloque, ce que je faisais toujours d'ailleurs avec Bernard et Alain. Ce festival abordait tous les grands problèmes contemporains : celui du travail avec *Daewoo*, la recherche de soi avec *Peer Gynt*... Dans un style très âpre, j'ai retrouvé avec Ostermeier la force d'expression impressionnante qui me rappelait l'émotion ressentie naguère avec Pina Bausch, une dureté germanique.

**Pessimiste ?**

Plutôt rude, dure, violente. Ostermeier dit bien « *Il faut faire prendre conscience.* » J'ai cité d'ailleurs cette phrase-là dans mon homélie du dernier dimanche à la cathédrale où j'évoquais le théâtre d'aujourd'hui.

Éprouvez-vous des regrets sur le monde d'hier ? Était-ce mieux avant ?

Ce n'était pas mieux, c'était différent, voilà tout. Par tempérament, j'accepte de *vivre avec*. Ce n'est pas une parole résignée. Tout simplement, nous ne sommes plus dans hier. Et, par définition, hier est fini même s'il se prolonge dans aujourd'hui.

À vos yeux, quel spectacle, cette année, s'inscrivait dans ce prolongement ?

J'ai trouvé *Henri V* remarquable. Le metteur en scène Pippo Delbono nous a fait rentrer dans l'esprit d'une grande pièce classique par des voies absolument surprenantes, dans un style apparemment étranger à *Henri V*, mais le personnage venait à nous comme un homme d'aujourd'hui ! Cela m'a beaucoup touché. Et puis, de façon plus générale, cette ambiance, cet apaisement, malgré l'inquiétude... Il m'a semblé que les gens étaient heureux de se retrouver après une année de " jeûne ". Parfois, il faut un jeûne pour retrouver l'énergie vitale.

Revenons à Vilar. On raconte que, lorsqu'il revêtait le costume de l'archevêque de Canterbury dans *Meurtre dans la cathédrale*...

C'était étonnant ! Pendant le spectacle, mon regard allait de lui à la foule, dans laquelle on ne peut pas dire qu'il y eût une majorité de pratiquants ! Eh bien, presque tout le monde se signait ! Je lui ai demandé s'il avait remarqué cela. Dans un sourire qui est devenu un rire, il m'a répondu : « Bien entendu, je l'ai vu. » Dernièrement, j'ai fait le pèlerinage à Londres en pensant à Jean : je suis allé prier sur la tombe de Thomas More.

Vous savez, avec Vilar on avait vraiment affaire à un honnête homme. Peu de temps avant sa mort, nous avons eu une conversation. Ses seuls contacts avec l'Église, me dit-il, se limitaient à la communauté chrétienne d'Avignon, autour de l'évêque, et ils sont pour moi un objet de curiosité. Ils croient, je suis certain qu'ils croient, mais j'en suis étonné ! C'est très beau, vous ne trouvez pas ? Ce regard, cette attention, cette bienveillance, cet humour aussi, c'est vraiment Jean Vilar !

Vous l'appelez souvent Jean : aviez-vous une relation de familiarité avec lui ? Par exemple, vous tutoyiez-vous ?

Je ne saurais vous dire... C'est curieux, mais je ne sais plus... Peut-être oui, par habitude, parce qu'avec Paul on se tutoyait. On avait des contacts aux Éclaireurs, il m'appelait son curé ! Jean était le pape, Paul l'évêque, moi le curé.

Comment ne pas me souvenir d'une promenade que nous fîmes tous les trois, en 1967 je crois, dans les rues d'Avignon ? Je les avais emmenés visiter les Cordeliers, Saint Charles, les Célestins (qui appartenaient encore à l'intendance militaire), Saint Louis qui était encore un hospice et où Vilar se prit à rêver d'un théâtre en rond autour de la fontaine pour des soirées musicales... Autant de lieux d'églises, c'est-à-dire d'assemblées, n'est-ce pas ? qui allaient devenir, grâce à Jean, à Paul, au festival, des lieux actuels, modernes, dédiés à la rencontre et au partage !

Aujourd'hui, quels conseils prodigueriez-vous à la nouvelle génération ?

Je me garderai de donner des conseils. Ce que je regrette, c'est que le théâtre vivant nous renvoie à la figure les problèmes d'aujourd'hui, certes, mais qu'il ne reflète rien d'autre que la violence qui nous envahit de toutes parts. Or il y a d'autres aspirations en l'homme, d'autres aspects de l'homme. C'est incroyable comme le monde est prisonnier de quelques terroristes !

Que penser en effet de la fascination des artistes pour la violence ? Mettre en scène l'horreur est-ce donner une tribune à l'horreur ?

Non, je ne le pense pas, parce que cela nous oblige aussi à réfléchir... Mais c'est tellement cru et dur ! Je sais... On vit là-dedans, on est touché, heurté, blessé chaque jour... Mais est-ce que le devoir des artistes n'est pas aussi d'exprimer l'espoir, j'irais jusqu'à dire le bon côté du mal. Le mal atteint parfois de tels sommets qu'il fait surgir en l'homme ce qu'il y a de bon : il y a toujours 1% de bon. C'est aussi ce 1 % qu'il faut jouer, à tous les sens du terme. Cela, du moins, c'est ma foi !

Le 1% culturel !?

En quelque sorte ! Celui qui permet de voir autrement, d'examiner l'homme habité par ses tensions, l'homme cassé. Même la création est cassée, il faut donc la restaurer, par exemple à travers un bouc émissaire, et c'est la place du Christ sur la croix. Voilà ce qui permet d'aimer. Aimer, c'est toujours difficile, cela demande toujours un effort. Il faut toujours un effort, n'est-ce pas ? pour être chrétien, ou républicain, ou amoureux, ou citoyen... C'est cet effort-là que je serais heureux de voir sur scène, magnifié en scène...

Permettez-moi de conclure sur un salut à Vilar. Dès la nouvelle de son décès, nous allons avec Georges Durand voir notre évêque. Que faire ? Nous voulions respecter l'homme Vilar, l'incroyant si fidèle en amitié, si honnête, ardemment honnête, et manifester seulement la joie de l'avoir rencontré. On a alors écrit un texte très simple : « Prions pour Jean Vilar. » Paul Puaux nous a ensuite rendu le plus bel hommage : « Vous au moins, vous ne l'avez pas récupéré ! » Aux obsèques de Jean, à Sète, Paul avait glissé le programme du Festival 1971 dans le cercueil. Il m'a entraîné discrètement vers une table, une table de travail très simple et très ordonnée, oui, je me souviens précisément, très ordonnée, sur laquelle se trouvait une chemise. À l'intérieur de la chemise, le programme de *Foi et culture* et, à côté, *Avignon, ville d'espoir* : ses notes écrites pour préparer la conférence de presse du Festival. Vilar y faisait allusion à un événement riche de sens, de sens poétique : il rappelait en effet que la cour d'honneur avait vu l'ordination épiscopale de Monseigneur Henri Lugagne Delpon... Il avait écrit cela la veille de sa mort.

Propos recueillis par Jacques Téphany

# Où en sommes-nous ?

Patrick Le Mauff

*Pour la première fois nous accueillons une contribution extérieure à laquelle nous avons cru bon de faire écho, celle du directeur des Francophonies en Limousin. Cette tribune libre connaîtra sans doute son développement...*

L'année dernière, au cœur de l'été, le conflit des intermittents battait son plein et mettait le feu aux programmations estivales. Un an après, ce conflit n'est pas réglé, tant s'en faut et pourtant les manifestations culturelles se déroulent sans perturbations majeures. Les plaies vives causées par cette bagarre, la lassitude, l'argent et le temps qui passe ne sauraient à eux seuls fournir une explication à cette étrange situation.

Des pas ont été faits, c'est certain. Le "protocole" qui n'était pas revisitable finit par le devenir, non sous la forme d'une abrogation, mais de modifications provisoires et de mises en place de commissions d'experts chargées de débusquer la vérité des chiffres. Les politiques de tous bords s'en sont mêlés, élections obligent. Certains édiles locaux n'ont pas manqué de faire savoir tout le bien qu'ils pensaient des manifestations culturelles qui faisaient tourner l'hôtellerie, la restauration et même les parcmètres !

*un temps s'achève, qu'on le veuille ou non*

Nous devrions être contents puisqu'un problème a été mis en lumière (l'injustice du protocole) et que le spectacle vivant (étrange formulation !) voit sa légitimité renforcée. Cette légitimité commerçante est un peu effrayante et marque sans doute la fin d'un cycle, d'un mouvement. Celui qui

fut entamé au milieu du siècle dernier et qui était fondé sur une certaine "doctrine sociale de l'art". L'accès pour tous aux grandeurs du patrimoine culturel était sa pierre angulaire. L'élévation de l'homme et l'arrachement à sa solitude par la confrontation avec les chefs-d'œuvre était son programme.

Le salut par les arts en quelque sorte.

Il y eut de magnifiques réussites et embrasements. Jean Vilar, malgré tous les bâtons qui lui furent mis dans les pattes, reste la figure la plus emblématique de ce mouvement. Tout ce qui s'ensuivit porta la trace de cet élan. Les artistes en reçurent même leur statut officiel. Ce temps-là s'achève, qu'on le veuille ou non.

L'histoire a des pirouettes ironiques puisque ce "grand programme" ne trouve plus sa légitimité publique et donc

financière, dans une idée d'élévation mais dans sa capacité à intégrer ou à générer un certain tourisme culturel, à faire couler la limonade et à fournir des chiffres de billetterie et d'exploitations acceptables. Toutes choses nécessaires bien évidemment mais ces objectifs sont tout de même moins exaltants.

Si ce temps-là n'est plus, ce n'est pas faute d'artistes dignes de ce nom, mais plutôt par usure des mots. Oui, ceux-là même qui furent source d'énergie durant ces cinquante dernières années : *démocratisation culturelle, théâtre pour tous, théâtre populaire*. Ce dernier terme en est un exemple frappant. Plus personne ne se risque à employer l'expression "théâtre populaire" sans y adjoindre "dans le bon sens du terme" comme si la formule était devenue obscène et qu'il convenait de signaler à son interlocuteur qu'on n'est pas dans le clan des benêts ou des imbéciles heureux. Oui, ces mots et ces formules se sont vidés de leur charge, non que le projet qu'ils portaient ne soit plus à l'ordre du jour, mais parce qu'ils ont été frottés au réel et que ce dernier leur a donné d'autres couleurs, les a amaigris, défigurés, et nous ne savons plus les prononcer ou alors avec tant d'embarras et de circonlocutions qu'ils perdent beaucoup de leur entrain et de leur force de conviction.

Il faut trouver de nouveaux mots, sans doute sont-ils déjà là, simples, à notre disposition mais il nous faut des poètes, des artistes, des "gens" pour les relancer, les faire rayonner. C'est un sacré chantier. Un projet encore plus difficile que la modification du "protocole des intermittents".

La bagarre autour de ce protocole est menée avec beaucoup d'ardeur et c'est tant mieux, mais elle prendra tout son sens si ce nouveau "chantier" qui se présente à nous est conduit avec passion, sans ménagement des forces.

C'est un territoire inconnu car les mots de nos glorieux aînés ne semblent plus adéquats, mais entrer dans le désert est plus enivrant que l'observer tranquillement assis à sa lisière.

C'est sans doute pour cela que les théâtres et les festivals ont repris leurs activités. Les pessimistes y verront les signes d'une défaite, ceux qui le sont moins peuvent encore espérer que c'est au cœur des théâtres, des assemblées où qu'elles se trouvent, que se cherche maladroitement le sang neuf.

*la recherche d'un sang neuf*

Patrick Le Mauff  
Directeur du festival  
Les Francophonies en Limousin

# Départs

*La Maison Jean Vilar voit s'éloigner deux de ses plus anciens serviteurs*



▲ Jean Marie-Mercier et Melly Puaux au centre de l'équipe de la Maison Jean Vilar en 1998.  
PHOTO MAISON JEAN VILAR.

## Alain Léonard

Depuis 20 ans, Alain affirme qu'Avignon appartient au public. On ne sait ce qu'on admire le plus en lui : la fidélité à une certaine ligne de conduite ou la jeunesse d'esprit. Avec 539 compagnies proposant, en 2004, 667 spectacles de toutes disciplines, le Off est un espace de liberté dont l'ordonnancement doit beaucoup à l'action désintéressée de ce personnage généreux qu'on ne peut pas ne pas aimer. La tourmente générée par l'annulation 2003 et l'émergence à l'intérieur du Off d'une contestation sont peut-être les symptômes d'un nécessaire passage de témoin. Le chantier est ouvert, le grand rire d'Alain continue de nous accompagner et, comme il le dit lui-même, pour le public, rien n'est changé !

**Melly Puaux**, co-fondatrice de la Maison Jean Vilar au côté de son mari, Paul Puaux, hôtesse et animatrice infatigable des lieux, a souhaité faire valoir ses droits à la retraite, cinq ans après la déchirure de la mort brutale de Paul Puaux et après avoir accompli les devoirs de témoignage et de poursuite de l'œuvre entreprise qu'elle s'était assigné. Elle était la gardienne du fonds Vilar - inestimable collection d'archives réunies par l'Association Jean Vilar. Les familiers de la Maison n'oublieront pas qu'on lui doit l'inspiration de très nombreuses expositions notamment *Jean Vilar* en 1981 (qu'elle fit visiter au Président Mitterrand), *Théâtre citoyen*, *Familles de scène en liberté*, *Georges Wilson : travail de troupe...*

Elle a assuré également l'édition d'ouvrages essentiels pour la diffusion de l'œuvre, de la morale et de l'esprit civique de l'aventure théâtrale de Vilar : *Jean Vilar mot pour mot* (nouvelle édition par Actes Sud en 2001 sous le titre *Honneur à Jean Vilar*), les notes de service de Vilar au T.N.P., *Jean Vilar par lui-même* (édition revue et augmentée en 2003) et une admirable biographie consacrée au compagnon de Vilar et fondateur de la Maison Jean Vilar, *Paul Puaux, l'homme des fidélités*.

**Jean-Marie Mercier** a été durant 24 ans le gardien fidèle et dévoué de la Maison. Dominant un douloureux handicap, il a partagé la vie active et fraternelle de l'équipe d'animation jusqu'à la limite de ses forces. Son désintéressement et son humour le rendront difficilement remplaçable.

En cet automne d'une nouvelle saison qui se poursuivra sans eux, la Maison Jean Vilar adresse avec reconnaissance à ces compagnons qui s'éloignent ses vœux affectueux.



PHOTO ANNE FOUANO

# En bref

## Le Département des Arts du spectacle de la Bibliothèque nationale de France déménage ...

Officiellement créé en 1976, ce département de la BNF trouve son origine dans un don fait à l'Etat par un banquier marseillais, grand collectionneur, amateur de théâtre et de spectacle : Auguste Rondel 1858-1934.

Autour de cette collection couvrant toutes les époques et tous les pays, d'autres collections ont été rassemblées, liées aux grands noms de l'évolution scénique du 20<sup>e</sup> siècle : André Antoine, Edward Gordon Craig, Jacques Copeau, Charles Dullin, Louis Jouvet, Gaston Baty, Georges Pitoëff, André Barsacq et bien d'autres.

L'ensemble (plus de 3 millions de documents) constitue une mémoire du spectacle qui joue la complémentarité : du livre au manuscrit, de la correspondance aux notes de mise en scène, du croquis préparatoire, de la maquette plane ou en volume au costume ou à l'objet, du tableau ou de l'estampe à la photographie et à la vidéo, de l'article de presse au programme et à l'affiche.

La collection Rondel et tout le Département des Arts du spectacle quittent leur implantation d'origine à l'Arsenal dans le 4<sup>e</sup> arrondissement de Paris pour rejoindre le site historique de la Bibliothèque Nationale, 58 rue de Richelieu, dans le deuxième arrondissement.

Le transfert a débuté le 6 septembre et se poursuivra jusqu'au 15 décembre 2004, date à laquelle le public pourra être accueilli dans une nouvelle salle de lecture entièrement dédiée au spectacle.

Informations et catalogue OPALINE des Arts du spectacle sur le site : [www.bnf.fr](http://www.bnf.fr)

Tél. : 01 53 79 37 30  
Fax : 01 53 79 37 33  
à partir du 1<sup>er</sup> janvier 2005

## La Maison Jean Vilar accueille...

### Lire en fête

La nouvelle classe d'orientation professionnelle du conservatoire d'Art dramatique du Grand Avignon propose un parcours en lecture de la Maison Jean Vilar avec des extraits de textes poétiques, fantastiques et sérieux sur la science et le monde.

De nombreux auteurs de l'Antiquité à nos jours seront sollicités, Héraclite et Alfred Jarry entre autres...

**Samedi 16 octobre à 15h**

Entrée libre, durée de la lecture : 1h.

### Traversées

Cette année encore la Maison Jean Vilar s'associe au projet des *Traversées* imaginées par Louis Castel et le Théatrographe. Il s'agit de favoriser la rencontre du public avec un auteur et une œuvre.

Nous sommes conviés à découvrir ici **Raymond Federman**, l'un des grands novateurs franco-américains de la fiction romanesque.

**Du 26 novembre au 5 décembre**

des lectures, mises en espace, tables rondes, projections vidéos seront proposées selon un calendrier définitif que le Théatrographe communiquera par courriel : [letheatrographe@wanadoo.fr](mailto:letheatrographe@wanadoo.fr) ou tél. : 04 90 85 09 75.

### Automnales de l'orgue

**Samedi 27 novembre à 10h :**

La Maison Jean Vilar accueille l'Association Orgue Hommage à Messiaen, qui, dans le cadre des *Automnales de l'orgue*, propose une **conférence sur Olivier Messiaen** par le Père Jean-Rodolphe Kars.

## Maison Jean Vilar

### mode d'emploi

La Maison Jean Vilar est ouverte

du mardi au samedi

#### L'exposition

### Vilar ? connais pas

jusqu'au 27 novembre,

de 14h à 17h30

du mardi au vendredi,

et de 10h30 à 17h le samedi.

Tarif unique : 3 euros.

#### La bibliothèque

de 13h30 à 17h30

du mardi au vendredi,

et de 10h à 17h le samedi.

Consultation libre, sur place.

#### La vidéothèque

de 9h à 12h et de 13h30 à 17h

du mardi au vendredi

de 10h à 17h le samedi.

Consultation gratuite, sur place,

sur rendez-vous.

## Chrystel d'Ornhjelm

Nous apprenons avec tristesse et respect, le décès d'une personnalité qui joua un rôle essentiel auprès de Jean Vilar dans l'histoire du Festival, Chrystel d'Ornhjelm.

Née en 1909 d'un père diplomate suédois en poste à Paris et d'une mère grecque, elle fut la première femme à intégrer l'Institut des Études Politiques (Sciences Po) où elle triompha de ses collègues masculins parmi lesquels Michel Debré. Elle intégrera le quai d'Orsay où elle restera jusqu'en 1945.

Son père, Alaric d'Ornhjelm, procurait pendant la guerre des renseignements aux Anglais. Arrêté, il est envoyé à Auschwitz où il meurt gazé. Durant cette période, Chrystel cache dans sa maison de Morainvilliers quelques Anglais et Américains.

En 1945, elle est envoyée à Berlin au moment de la partition de l'Allemagne. En 1946, est créé le Cercle d'Échanges Artistiques Internationaux (C.E.A.I.) dont le comité de direction est présidé par Jean-Jacques Brochier. Chrystel d'Ornhjelm en devient la secrétaire générale. Le Cercle est chargé d'organiser le mois de l'Unesco en 1946, à l'occasion de la première conférence générale de cet organisme international.

Printemps 1947 : Jean Vilar lui demande l'aide administrative du C.E.A.I. pour l'organisation de spectacles qu'il projette à Avignon. Le C.E.A.I. devient dès lors l'interprète de Jean Vilar auprès de la municipalité. Chrystel d'Ornhjelm mettra tout son talent à faire jouer ses relations pour obtenir des aides et des subventions .



Elle restera la secrétaire générale de cette association jusqu'à sa dissolution.

Jean Vilar écrit à son propos

(Bref n°47 – 1961):

*Il est juste que je rende hommage à celle qui m'a apporté depuis le début une aide efficace, Mme Chrystel d'Ornhjelm, Secrétaire Générale du Cercle d'Échanges Artistiques Internationaux. Car il fallait dès le départ nous appuyer sur le public le plus large, non seulement les Avignonnais et les Provençaux, mais les jeunes gens, français ou étrangers, qui aiment le théâtre et ne peuvent le connaître autant qu'ils le voudraient. Vous savez l'importance qu'ont prise depuis, au moment du Festival, les Rencontres Internationales de Jeunes et le Centre de Jeunes organisés par le Cercle d'Échanges en collaboration étroite avec le T.N.P.*

En 1969, Chrystel d'Ornhjelm animera avec Guy Erismann, responsable des émissions musicales de France Culture, le théâtre musical voulu par Jean Vilar.

◀ Chrystel photographiée par sa fille Dorine en 1959.

Très proche de la création artistique de son temps, elle est à l'origine du Congrès international des critiques d'art et de la première Biennale internationale des jeunes artistes. Elle inaugure également des séries de concerts dans la Sainte Chapelle.

Tous ceux qui l'ont rencontrée, gardent le souvenir d'une femme d'une rare élégance et d'une grande dignité. Les membres du conseil d'administration de l'Association Jean Vilar expriment ici leur peine aussi vive que sincère.

L'Association Jean Vilar est subventionnée par le Ministère de la culture et de la communication, la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, le Conseil général de Vaucluse, la Ville d'Avignon



Association Jean Vilar  
Bibliothèque  
nationale de France  
Ville d'Avignon

8, rue de Mons  
Montée Paul Puaux  
84000 Avignon

Tél. 04 90 86 59 64  
Fax. 04 90 86 00 07

### Pour soutenir la Maison Jean Vilar...

et pour recevoir à domicile les Cahiers de la Maison Jean Vilar (parution trimestrielle), pour bénéficier d'une entrée libre à toutes les expositions et d'une remise sur les éditions de la Maison, adhérez ou renouvelez votre adhésion à l'Association Jean Vilar

**Bulletin d'adhésion** (à découper ou recopier) :

Nom, prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Téléphone : \_\_\_\_\_

Profession (facultatif) : \_\_\_\_\_

Adhésion à partir de 23 euros (au-delà de 38 euros pour les membres bienfaiteurs)

Pour une première adhésion, cocher cette case :

Ci-joint chèque de : \_\_\_\_\_ Date : \_\_\_\_\_

Règlement à l'ordre de : **Association Jean Vilar**